Un

Je ne me sens pas tout à fait à l'aise chez moi. Peut-être mon malaise est-il né du jour où j'ai vu le visage d'un homme derrière la vitre de ma chambre, au deuxième étage. Pourtant, elle est douillette, ma chambre, avec tout ce qu'il faut pour plaire à la parfaite lycéenne américaine : un bureau de princesse, l'ordinateur posé dessus, un lit qui n'est qu'un nuage de fronces et de froufrous déclinant toute la gamme des roses, des rideaux assortis, le fauteuil « Madame de Pompadour », et même un dressing pour caser vêtements et cadeaux de toute la famille. Contrairement à mes copines et à mes « mères », je déteste faire du shopping. Je n'aime pas les magasins, les boutiques, les fringues. Je mets ce qu'on choisit pour moi, et affaire conclue.

La famille en question consiste en quatre générations de femmes qui vivent sur place et se côtoient

quotidiennement. Chaque génération a pondu une fille unique : mon arrière-grand-mère Audrey a donné naissance à ma grand-mère Ella, qui a fait naître ma mère Mary, laquelle a continué la chaîne avec moi, Pauline. Il n'y a jamais eu de maris, à ma connaissance, et on ne parle même pas de géniteurs. Par contre, on parle beaucoup d'hommes… en mal ! Les hommes, dans ma famille de femmes, sont un objet d'anathème. On ne les admire pas. On ne les désire pas. À vrai dire, on les déteste.

Ce n'est pas seulement la maison de quatre femmes, mais aussi celle des copines des quatre générations. On vient ici surtout pour raconter son histoire de désagréments ou de maltraitances dont se sont rendus coupables les derniers hommes fréquentés, et l'on se régale à les écrabouiller verbalement. On aime particulièrement les traiter de « salauds ». Il y a toute une escalade de gros mots qui retombent en avalanche sur ces pauvres brutes sans cervelle. Même petite, on ne m'a pas épargné les détails de leurs troubles sexuels ou mentaux. On m'a toujours accablée de conseils et d'avertissements du genre : « On vit mieux sans » et : « Écarte-toi de ces nuisances ! »

Mais toute cette propagande ne m'a empêchée ni de me languir très tôt d'une présence masculine, ni

de tomber amoureuse de l'ennemi en la personne d'Oliver Madsen.

Amour apparemment réciproque et épanouissant, mais chaste. Oliver n'a pas l'idée de me toucher, peut-être parce qu'il n'y a rien à toucher. Ma poitrine est plate comme la Terre avant Christophe Colomb, pas de fesses non plus, pas de rondeurs. Toute cette morne platitude précolombienne est camouflée par des habits généralement roses, puisque c'est la couleur de prédilection de la « famille ». N'empêche que mon idée fixe est de voir enfin, et pour de vrai, cet organe viril que la bande de sorcières de chez moi s'acharne à décrire en (plus ou moins) long et en (plus ou moins) large – en action ou en absence d'action.

Ce n'est pas particulièrement relevé, si j'ose dire, comme but dans la vie, mais c'est le mien !

Je vais souvent chez Oliver goûter aux charmes d'une vraie famille avec une maman ours, un papa ours et trois bébés ours, mais loin de moi l'idée de l'inviter à la maison. Il y serait écrasé comme un vulgaire cafard. Maman et grand-maman travaillent. Elles sont généralement absentes pendant la journée, mais il y a la présence constante de bonne-maman, dont le racisme anti-mâles n'a fait que s'amplifier avec l'âge. Ce qui ne l'empêche pas, par parenthèse,

de proclamer sa ferme intention de rester parmi nous jusqu'à l'arrivée d'une cinquième génération. Je me demande bien par quel prodige physiologique je vais pouvoir satisfaire son attente.

Oliver et moi, on se voit donc en dehors de chez moi, et il trouve ça bizarre, mais je crois qu'il me trouve bizarre, moi aussi. Je n'ai jamais eu le culot de lui demander à brûle-pourpoint de me montrer ce que je veux voir qui, j'en suis certaine, est chez lui adorable. Pourtant, il doit quand même me surprendre assez souvent à fixer le bas de la fermeture Éclair de son pantalon, là où la chose se repose. Hormis ces observations furtives, je regarde beaucoup les livres documentaires et me cache régulièrement derrière de grandes lunettes noires pour aller glisser un œil dans les magazines porno des maisons de la presse les plus éloignées de chez moi. Car je n'ai pas la télé dans ma chambre, impossible de mater les films cryptés des chaînes X. De toute façon, on n'y voit que dalle.

Je suis sportive et bricoleuse, je répare tous les appareils électriques à la maison, je fais tous les boulots auxquels rechigne le reste du sérail, je sais même déboucher les éviers et les toilettes. Je suis un membre très utile de ce club féminin que j'appelle « le bordel ».

À chacune de mes mères, simple, grand et arrière-grand, en les prenant une par une et entre quat'z-yeux, j'essaie d'arracher quelques bribes d'informations sur mon père, puisque père il doit y avoir tout de même.

– Laisse tomber, me recommande bonne-maman. L'essentiel est que tu sois née. Tu es une fille brillante, serviable, fiable. L'homme n'est utile qu'à une chose : faire des enfants à la femme. D'accord, il est indispensable dans ce rôle. Mais, une fois sa sale petite affaire faite, on n'a plus besoin de lui. Point à la ligne !

– Oui, je l'ai vu, admet grand-maman, je l'ai connu, et je dois dire qu'il n'était pas si mal… pour un homme. Ta mère est tombée amoureuse de lui malgré tous nos conseils, ensuite il est parti comme il était venu, et j'ai vu ma malheureuse fille réduite au désespoir. Voilà à quoi sert un homme : à vous pousser au suicide. Enfin, tu l'as sauvée en naissant.

– Est-ce qu'il n'y a pas au moins une photo de lui, que je voie la tête qu'il a ?

– Tu n'as qu'à te regarder dans la glace, tu es son portrait craché.

– Et toi, tu n'aimais pas ton père, grand-mère ?

– Il travaillait tout le temps et, les rares moments où il était là, il se plongeait dans son journal.